



Zoë Beck

The Supplier

Thriller

(Original German title: Die Lieferantin. Thriller)

approx. 326 pages, Paperback

Expected publication date: July 2017

© Suhrkamp Verlag Berlin 2017

Sample translation by Claudine Layre

pp. 7 – 19

Londres, bientôt peut-être

1

Rouge-blanc-bleu, ce n'étaient pas ses couleurs.

Morayo Humphries était noire.

En rentrant chez elle, Mo passa à côté des manifestants. Ils étaient pacifiques. Même le sabotage du chantier se déroulait pour ainsi dire paisiblement. Les dommages matériels avaient eu lieu la nuit et ne se limitaient plus qu'aux engins de chantier depuis que les SDF s'étaient installés. Les sit-in ne dégénéraient jamais en violences. Les manifestants étaient actifs et efficaces sur les réseaux sociaux ; ici, ils veillaient surtout à déranger. Ils avaient toujours avec eux des affiches et des banderoles où était inscrit « Olive Morris, on ne t'oublie pas ».

Ceux qui ne répugnaient ni à la violence ni à l'émeute, c'étaient les contre-manifestants, dont on disait qu'ils étaient payés. Ils étaient bruyants. Ils cherchaient l'affrontement — peut-être qu'ils étaient vraiment rémunérés. Quoi qu'il en soit, ils étaient bien organisés, ils apparaissaient les mêmes jours et à heure fixe. Comme aujourd'hui, alors que Mo rentrait chez

elle. Fidèles à leur routine, les manifestants avaient pris place sur les bulldozers et sur les grues, puis déroulé patiemment leurs banderoles. Les contre-manifestants avaient défilé au pas de l'oie et hurlé leurs slogans habituels rouge-blanc-bleu ; en apercevant Mo, certains avaient quitté le cortège et tenté de l'encercler. L'un d'eux l'avait saisie par les cheveux et crié : « Rentre chez toi, c'est pas ton pays ici ! »

Il avait tiré si fort : elle avait cru qu'il allait lui arracher toute une mèche et une partie de la peau du crâne.

Mo lui avait enfoncé son coude dans le bas-ventre et s'était éloignée en courant. Elle connaissait le quartier et savait quelles ruelles emprunter. Elle était maintenant en sécurité chez elle et n'aspirait plus qu'au repos.

Elle les entendait encore. Doucement, mais nettement : rouge-blanc-bleu, ou était-ce seulement dans sa tête ? Qu'importe. Elle les entendait toujours. Ses fenêtres étaient fermées, la porte verrouillée à double tour, elle était seule dans l'appartement, le reste de l'immeuble était silencieux. Tout aurait été merveilleux si ces voix ne l'avaient pas poursuivie, rouge-blanc-bleu, comme si elles avaient franchi la porte en même temps qu'elle.

Mo alluma l'ordinateur. Elle tomba sur les informations. Voilà, les images étaient elles aussi dans son appartement. Les manifestants. Les contre-manifestants. Encadrés par des spots publicitaires pour le référendum. Elle ne voulait rien voir. Elle mit l'ordinateur en veille.

Elle choisit de la musique sur son smartphone. Le son de Mogwai retentit dans les enceintes. Elle s'allongea sur le canapé et ferma les yeux, se concentra sur la musique et sa respiration — cependant, au lieu de s'apaiser, elle était de plus en plus nerveuse. La peau de son crâne la brûlait, son cœur battait vite et irrégulièrement. Elle se leva, marcha de long en large, se mordit les lèvres, puis la langue, croisa les bras et enfonça profondément ses doigts dans ses avant-bras. En vain. Elle se mit à genoux au milieu de la pièce, tenta une position de yoga sans utiliser de tapis et se rendit compte que cela ne servait à rien ; elle se releva, alla dans sa chambre à coucher et sortit son attirail de la cachette dans son placard : le tube, la feuille d'aluminium, l'héroïne et le briquet. Elle retourna s'asseoir sur le canapé, posa les ustensiles devant elle sur la table. Lissa la feuille avec sa manche, la courba, y posa la came et la chauffa. Le produit était si pur et si bon qu'il fondit aussitôt et que la substance huileuse se répandit gracieusement sur la feuille.

« Rentre chez toi », avait dit le type qui lui avait presque arraché les cheveux.

Elle se mit en route.

追龙.

Pour chasser le dragon.

Faire fuir les monstres. Rouge-blanc-bleu, ils s'éloignaient toujours davantage. Quelques minutes plus tard, Mo avait posé la tête sur l'accoudoir, regardait le plafond et ne ressentait plus ni douleur ni énervement.

Cette sérénité.

Ce bonheur qui illuminait tout.

Elle flottait dans une bulle de pure félicité. La saleté rouge-blanc-bleu glissait le long de cette bulle comme sur une couche de Téflon. Pour quelques heures.

Et à chaque fois qu'elle le souhaitait. C'est elle qui décidait de sa dose.

Comme en ce moment.

Ça y est, c'était calme.

Depuis cinq jours, Leigh n'avait plus entendu l'homme sous son plancher. Il se dit qu'il pouvait enfin se détendre. Il y avait longtemps que cela ne lui était pas arrivé. À cause de cet homme, la vie de Leigh avait été on ne peut plus pénible, en particulier au cours des derniers mois : il était vraiment content que la situation semble s'améliorer. Au départ, quand l'homme s'était retrouvé sous son plancher, on n'aurait pas cru qu'elle évoluerait ainsi. Toujours est-il que depuis cinq jours, c'était le grand calme. Enfin.

Le matin, Leigh était le premier à pénétrer dans son restaurant et le soir, le dernier à le quitter. Quand il était tenu par ses parents, c'était un pub anglais traditionnel. À l'époque, Clapham était un quartier plutôt pauvre ; cependant, la situation avait évolué, les clients aussi : ils avaient plus d'argent et voulaient le dépenser. Le pub avait toujours bien marché, mais c'était encore mieux grâce à ces nouveaux arrivants, surtout quand la télévision retransmettait du sport. Au moment où l'interdiction de fumer entra en vigueur et que les clients se firent plus rares, Leigh, qui venait juste d'obtenir son diplôme de fin d'études en poche, conseilla à ses parents de rénover de fond en comble. Un mois plus tard, ils ouvrirent un steakhouse. Il connut un grand succès. Plus le nombre d'établissements vegan et végétariens augmentait, plus son chiffre d'affaires croissait. Il y a quelques années, une deuxième rénovation, de moindre envergure, transforma le steakhouse en restaurant pour gourmets, spécialisé en plats de viande et burgers, y compris végétariens. Ce fut une réussite. Sa bonne réputation se propagea. Puis son père décéda d'un infarctus. Peu après, un cancer fut diagnostiqué chez sa mère. Elle survécut deux ans à son époux. Maintenant, c'était Leigh le patron.

Son restaurant figurait dans les magazines de gastronomie et de voyage. Leigh envisageait d'ouvrir un deuxième établissement, n'empêche qu'il avait dû y renoncer en raison de l'homme sous son plancher.

Lorsqu'ils s'étaient croisés pour la première fois, l'homme lui avait dit : « Vous êtes bien ici. » Il portait un costume sombre, pas spécialement cher, mais pas non plus médiocre, un attaché-case d'un noir passe-partout, pas spécialement cher mais pas non plus bon marché. Par contre, Leigh avait immédiatement remarqué les chaussures haut de gamme et la montre hors de prix. Il ne s'agissait pas d'une Rolex ou autre ; cependant, l'objet discrètement argenté se montait à plusieurs milliers de livres. Leigh était attentif à ce genre de détails, auxquels son père l'avait initié. « Les chaussures t'indiquent à qui tu as à faire. La montre combien ils

gagnent. Ou combien ils aimeraient gagner. » Son père lui avait beaucoup appris sur les gens ; quant à sa mère, elle lui avait enseigné tout ce qu'il fallait savoir pour réussir en affaires.

Cela lui fut de peu d'utilité le soir où, peu avant la fermeture, un homme s'assit au comptoir en face de lui et exprima sa satisfaction sur l'aménagement. Leigh le remercia avec courtoisie, déclara que malheureusement, la cuisine était déjà fermée, qu'il pouvait quand même lui servir un verre de vin ou de whisky. L'homme accepta avec gratitude, commanda le Brunello le plus onéreux et s'installa confortablement sur le tabouret de bar ; il observa alors avec curiosité les derniers clients avinés se préparer à quitter les lieux, après avoir laissé un pourboire exorbitant à George, le serveur. Enfin, il se fit donner la carte (« Juste pour regarder ! ») et l'étudia aussi attentivement que s'il voulait l'apprendre par cœur.

Après que George eut rangé et disparu dans l'arrière-salle pour se changer, l'homme était toujours assis sur son tabouret. Leigh se retrouva seul avec cet étrange client ; il lui demanda s'il désirait encore un verre ou l'addition – une formulation qui lui parut presque douloureuse car il n'avait encore jamais été dû être si désobligeant envers un client. Mais cet homme était différent : il resta collé à son tabouret comme un vieux chewing-gum et commanda un autre verre de vin. C'est seulement quand George et les commis de cuisine eurent pris congé qu'il s'étira en soupirant, sourit d'un air un peu las, hocha la tête en regardant Leigh et déclara : « Bon, alors. »

« L'addition ?

—Les livres de compte.

—J'ai peur de ne pas comprendre. » Leigh se permit de paraître un tantinet agacé.

—Montrez-moi vos comptes.

—Pardon ?

—Vous m'avez très bien compris. »

L'espace d'un instant, Leigh pensa que cet homme était un agent du fisc. Vérification impromptue. Ou qu'il était du service d'hygiène et croyait pouvoir se la jouer. Dans un premier temps, Leigh ne comprit absolument pas ce que cet homme voulait. La mine agacée, il l'observa poser son attaché-case sur le comptoir, l'ouvrir et en sortir un iPad.

« Aucun problème », dit l'homme d'un ton aimable. « Si vous ne me montrez pas vos bilans, nous allons procéder différemment. Vous avez combien de mètres carrés ? » Il tourna la

tête dans tous les sens, jeta un œil vers la cuisine, sans se lever. « Deux cents tout compris ? Cent quatre-vingt ? Disons cent quatre-vingt, parce que votre vin est délicieux. Vous êtes locataire ou propriétaire ? »

Leigh lui jeta un regard sombre, mais ne répondit pas – il essuyait des verres.

« Propriétaire, hein ? Vos parents ont travaillé ici pendant des dizaines d'années avant vous. » Il commença à tapoter sur son iPad en marmonnant des nombres ; entretemps, il comptait les tables, la bouche en cul-de-poule quand il semblait réfléchir, puis il feuilleta la carte pour vérifier quelque chose et finit par dire : « Qu'est-ce que vous en pensez ? On commence par deux mille cinq cent livres par mois ? » L'homme cligna des yeux amicalement.

Leigh continuait d'essuyer des verres. « C'est la maison qui offre le vin. Et maintenant disparaissent. Le restaurant est fermé. »

L'homme éclata de rire. « Évidemment que le vin est offert par la maison ! À partir de maintenant, les plats le seront aussi ! Vous pensiez que c'était inclus dans les deux mille cinq cent ?

—Partez immédiatement !

—Dire que votre famille possède ce local depuis si longtemps. Quand est-ce que vos grands-parents ont quitté leur trou dans le Yorkshire pour venir à Londres ? Juste après la guerre, non ? Votre mère est née ici. Vous pareil. Vous avez grandi derrière ce comptoir. »

— J'appelle la police ». Leigh s'empara du téléphone.

L'homme continua de papoter. « Vous connaissez le Chinois, dans la Old Town à l'angle de Grafton Square ? Vous en avez sûrement entendu parler. Comme ici, aux mains de la même famille depuis des décennies. Rendez-vous compte, sa cuisine a pris feu. Encore un peu, l'incendie touchait également le pub juste à côté. » L'homme secoua la tête d'un air de regret. « Ils ont appelé la police eux aussi ; bizarrement, elle arrive toujours trop tard. » Il fit un clin d'œil et un large geste de la main. « On dit trois ? »

Au fond, Leigh savait qu'il avait de la chance. Cela aurait pu être son tour depuis des années. Pourquoi cet homme lui rendait-il visite seulement aujourd'hui ? Mystère ; ce qui était sûr, c'est qu'il allait devoir abandonner son projet de deuxième restaurant. Cet homme toucherait l'argent qui aurait servi à le financer. Il réfléchit rapidement, posa le verre qu'il

essuyait au moins depuis cinq bonnes minutes et déclara : « Trois mille, c'est trop. Je vous montre mes comptes. »

L'homme posa son iPad sur le bar et leva son verre, qui contenait encore un peu de Brunello, en lançant : « À la vôtre ! ».

Pendant des années, tout s'était bien passé. L'homme, qui se faisait appeler Gonzo, mais qui était à coup sûr un Anglais sans origine étrangère visible, ajustait ses revendications en fonction des bilans comptables de Leigh. Il fallait bien que le restaurant rapporte, il ne devait pas couler ; Leigh considérait ces versements comme un genre d'assurance mensuelle non défiscalisable.

Il y a un an, sans qu'on puisse en discerner la cause, la situation avait changé : Gonzo affirma que Leigh falsifiait ses comptes et réclama davantage. Leigh ne pouvait pas lui dire : « Je voudrais parler à votre patron ! », même si ce n'était pas l'envie qui lui en manquait. Il savait que Gonzo travaillait pour des gens qui s'enrichissaient grâce à la drogue, aux armes et la prostitution. L'extorsion de fonds ne constituait qu'une petite partie de leurs revenus. Leigh supposait que c'était le clan de Croydon qui tirait les ficelles, celui que certains appelaient amicalement « les Boyce de Croydon ». Boyce était leur nom de famille. Sauf que Leigh n'en était pas sûr et qu'il n'aurait jamais osé poser la question à Gonzo.

Il négocia à la baisse, mais il reversa quand même plus que l'établissement ne le supportait ; chaque mois, ils discutaient de la fiabilité des livres de compte. Un jour, Leigh alla jusqu'à photocopier sa déclaration d'impôts et la fit certifier conforme pour la montrer à Gonzo, qui refusa de l'examiner, en déclarant qu'il s'agissait d'un faux grossier sans aucune valeur. De mauvaise humeur, il revit ses prétentions à la hausse.

Peu à peu, Leigh perdait de l'argent – il perdait aussi patience. L'homme pensait sans doute que les affaires étaient florissantes, mais Leigh subissait les conséquences du Brexit. Les touristes généreux du continent fréquentaient de moins en moins les quartiers Sud de Londres, les étudiants venus de l'Union européenne devenaient rares et les étudiants britanniques regardants, en raison de l'augmentation des loyers et des frais d'inscription à l'université. De nombreux citoyens européens étaient partis parce que leur firme avait quitté la Grande-Bretagne et les autochtones épargnaient, ne sachant pas quelle serait l'évolution de la livre et s'ils garderaient leur travail. Les nouveaux touristes qui visitaient Londres venaient de Chine et de

Russie. Chaque groupe restait entre soi. Pour la première fois depuis l'ouverture par ses grands-parents il y a soixante-dix ans, le restaurant marchait moyennement et la situation était catastrophique en raison des versements à Gonzo. Leigh avait dépensé tout l'argent mis de côté. Lorsque le réfrigérateur de la réserve tomba en panne, entraînant la dégradation de la viande de bœuf onéreuse et de plusieurs kilos de buffle, ainsi que celle du plancher en bois, Leigh vit les dépenses monter en flèche. Il avait déjà dû contracter un crédit pour passer l'été. Il savait qu'il n'en obtiendrait pas un deuxième de sitôt. Mais Gonzo se contenta de hausser les épaules, la mine indifférente.

« Je vais revenir demain. Nous tomberons sûrement d'accord. » Il s'empara de deux bouteilles de vin rouge hors de prix sans demander la permission et sortit en traversant le restaurant vide. Il resta planté devant l'une des grandes fenêtres — les cols des bouteilles dépassaient de son attaché-case — une cigarette au coin de la bouche. Il ricana, fit un signe de la main et disparut enfin en direction de Clapham Common.

Au bout de tant d'années, Leigh ne savait toujours rien sur cet homme, pas même s'il venait en e-shuttle ou en métro, voire à pied. Il n'avait aucune idée de l'âge de Gonzo, ignorait s'il était marié (il n'était sûrement pas homo), s'il appréciait vraiment le vin rouge onéreux ou si c'était juste une attitude pour agacer Leigh.

Leigh se demanda s'il serait possible de contacter un membre de la famille Boyce. Elle n'avait aucun intérêt à ce que le restaurant fasse faillite. Les Boyce avaient bien gagné grâce à lui, parce que son restaurant avait bien marché. Et ils voudraient sa perte ? Voudraient-ils récupérer le bien immobilier ? Ou prendre la direction du restaurant ?

Leigh quitta le comptoir et alla verrouiller la porte d'entrée. Il accrocha le panneau qu'il avait préparé afin d'informer sa clientèle que l'établissement serait fermé une semaine pour rénovation. Une semaine sans rentrées d'argent – il faudrait pourtant qu'il continue à payer la plupart des salaires. Le nouveau réfrigérateur avait été livré aujourd'hui, le parquet de la réserve serait enlevé et entièrement refait à neuf demain. Leigh ne pouvait pas se permettre d'embaucher des artisans. Dans un magasin de bricolage et sur des forums Internet, il s'était renseigné sur la nature et la durée des travaux, la façon de les effectuer, le type de matériaux nécessaires et les coûts auxquels s'attendre.

Demain, il se ferait aider par George et des commis pour arracher le vieux plancher en bois, couler et damer la dalle de béton qui égaliserait le sol, et poser le carrelage. En pensant à l'argent dépensé pour l'ensemble de ces matériaux, il désespérait.

Leigh éteignit toutes les lumières, sauf la petite lampe au-dessus du bar, se versa un verre de vin (il ne buvait jamais pendant le travail), s'assit sur un tabouret et se mit à réfléchir. Vers minuit, il fut persuadé que Gonzo changerait d'avis. Il lui présenterait les factures de la rénovation, lui demanderait un délai et lui parlerait du projet de deuxième restaurant — ce plan était si pertinent qu'il allait forcément marcher. Gonzo aurait juste besoin d'un peu de patience : ensuite, il gagnerait plus.

De multiples raisons pouvaient expliquer la ligne dure qu'il avait adopté au cours des derniers mois ; cependant, en son for intérieur, il devait bien savoir comment réaliser de bonnes opérations. Qui sait, peut-être qu'il serait prêt à investir ? Pour des gens comme lui, c'était plus simple de placer de l'argent dans un business qui tourne que de le diriger eux-mêmes. Gonzo n'avait-il pas évoqué le fait qu'ils tomberaient sûrement d'accord ? Cet homme n'avait jamais eu recours à la violence, ni proféré de menaces ni juré. Un vrai homme d'affaires.

Quand Leigh eut fini son vin et monta les marches conduisant à son appartement, il savait que la situation allait s'arranger.

Vingt-quatre heures plus tard, tandis qu'il mélangeait du gravier, du ciment et de l'eau, Leigh espéra que personne n'entendait le malaxeur à mortier ; il se demanda s'il valait mieux dissimuler le pistolet avec l'homme dans le sol ou le conserver. Il se décida à l'enterrer. En effet, il n'était pas dans ses intentions de s'en resservir un jour ; de plus, il ne lui appartenait pas. Qu'il repose en paix avec son propriétaire, dans la couche de béton.

Quarante-huit heures plus tard, Leigh crut entendre des bruits émanant du sol. Tantôt un grattement, tantôt un gémissement ou un soupir. Il entendait ces bruits jusque dans son appartement, situé au-dessus du restaurant. Quand il se rendait dans la réserve pour examiner la couche de béton, il craignait d'apercevoir une main ou une jambe émerger du sol, mais le sol était resté lisse et en l'état.

C'est seulement après la réouverture du restaurant et l'arrivée massive de clients – on aurait dit qu'ils avaient eu faim pendant sept jours et n'attendaient que lui - que Leigh fut rassuré ; même après que tout le monde fut parti, quand, appuyé contre la porte menant à la réserve, il écouta attentivement, il n'entendit plus aucun bruit émanant de l'homme sous le

plancher. Non, rien, juste un parfait silence. Leigh était satisfait, voire heureux. Une semaine et demie s'était écoulée et personne ne s'était encore manifesté pour remplacer Gonzo.

[...]